

Béatrice Bouret-Spreux

# Les anges sont assis sur leurs ailes



NOUVELLES

Chacun de nous crée son destin, sa vie, ses interdits, ses douleurs, c'est pour cela que personne n'est banal.

Les « anges » de mon livre reflètent tout cela. Ils ont leurs particularités, leurs secrets qui les rendent hors du commun.

À travers ses fictions et ses personnages insolites, l'auteur peut ainsi dévoiler ce qui est indicible ou difficile à exprimer... Les gens aiment lire des choses qu'ils n'oseraient pas dire.

Pour moi, écrire c'est aussi, parfois, aller plus loin...

*Béatrice Bouret-Spreux*



**Béatrice Bouret-Spreux**

écrit en français et en picard.  
Premiers textes publiés dans *Le cyclope*, revue montoise dirigée par Pierre et Irène Coran.

**Elle a reçu divers prix dont :**

Prix de la nouvelle à St.Quentin /France.  
Prix de la nouvelle à Péronnes/France.  
Prix « Pèlerin Magazine » pour l'année de la Paix.  
Prix des « Icares de la Plume » Bruxelles.  
Printemps picard de Tournai.  
Primée à Tournai la Page (nouvelle historique) pour « *Marie des Simples* » et pour « *Le jour où le ciel brûlait* » en 2010.  
Primée à Liège pour « traces » une nouvelle policière (Prix des services de polices).

**DU MÊME AUTEUR :**

*À quoi rêvent les chiens*, Nouvelles,  
chez CHLOÉ DES LYS  
*Les ceux d'ichi*, Nouvelles en picard,  
éditées par la MAISON DE LA CULTURE DE TOURNAI

Elle participe souvent à la publication de textes en picard dans *A no boutique*, revue mensuelle qui existe avec l'appui de la Communauté Française (langues endogènes) et des maisons de culture.

A également écrit, pour « Vivacité » RTB/Mons, émission de Annie Rak (*Hainaut Rachènes*) le feuilleton « l'vie rêvée d'Faustine Chiffлот ».

BÉATRICE BOURET-SPREUX

**Les anges sont assis  
sur leurs ailes**

NOUVELLES

Le jour où le ciel brûlait.	9
Moi, Djamel Halari.	19
Quelque chose de froid.	25
Marie des Simples.	35
Blanche Neige.	43
Ange, entre chiens et loups.	53
Source d'ennuis.	61
Héloïse.	69
Un jour d'été.	81

*Ma mère me disait parfois : « on est entouré d'anges mais ils sont assis sur leurs ailes ». Elle n'est plus là mais je l'entends encore.*

*J'ai repris, en titre, cette phrase interrompue pour vous parler de mes « héros » aux humbles certitudes qui sont souvent au bout de leurs chemins d'illusions... anges rase-mottes, anges trotte menu au langage parfois éloigné de la syntaxe et de l'éloquence.*

*Mais ne vous y trompez pas, ces anges là vivent sans jamais se soumettre et sont très proches de nous.*

*Pour s'en rendre compte, il suffit de glisser le doigt dans cet interstice ténu et fugace... juste à l'endroit où l'âme se défroisse.*

*À vous d'écouter leur voix.*

*Béatrice Bouret*

*Je sais nager comme les autres seulement  
j'ai plus de mémoire qu'eux, je n'ai pas pu  
oublier l'époque où je ne savais pas nager*

*Franz Kafka*

## Le jour où le ciel brûlait

*Mai 1960*

C'est le printemps. Il fait doux et chaud, comme ce jour là, avec dans l'air la même odeur douce et sucrée de giroflée et de lilas. Cela fait juste vingt ans et je n'ai rien oublié.

Certains jours, il me reste cette douleur dans la main gauche et je sens mon pouce comme s'il y était. Pourtant, on me l'a amputé en 1940. Ils ont beau dire que ce sont des symptômes normaux, non... Moi je sais que c'est un signe, c'est la vengeance de Diane parce que je lui ai pris sa vie bien trop tôt, c'est ainsi que les assassinés se rappellent à nous.

*Mai 1940*

Quand la guerre a commencé, j'avais un peu plus de quinze ans, l'âge de tous les rêves. Ma mère m'avait prénommée Gloria parce qu'elle adorait l'actrice Gloria Swanson.

Quand je me regardais dans le miroir, je me trouvais moche avec mon corsage de satinette et ma jupe à plis plats, qui avait fait bien de l'usage. J'étais plutôt gaillarde et je n'aimais ni mes

cheveux bruns, ni mes mains comme des battoirs. Je trouvais que mon prénom ne m'allait pas du tout.

Nous vivions sur le quai, le long de l'Escaut qui a toujours été notre fil conducteur car, bizarrement, notre destin y a toujours été lié. À commencer par maman qui était née à Gouyle-Catelet dans un petit village du Nord de la France, c'est là qu'il prend cours.

Quand elle fut enceinte, sans prétendant pour réparer la faute, mon grand-père la chassa.

C'est ainsi que Louise Fourmy fit son baluchon et quitta son village français pour la Belgique où vivait Jeanne sa sœur aînée.

Avec l'aide d'un marinier, elle s'en vint dans la cité des cinq clochers, pensant y trouver quelque assistance.

Mais ma mère ne reçut aucune aide de Jeanne ni de son mari, un policier prétentieux à l'esprit étriqué. Elle vécut de bien mauvais jours et finit par trouver à se loger au « café de l'arche » chez Céline Garin. Elle y faisait un peu de tout, du service au ménage et un peu de cuisine.

L'âge venant, quand Céline cessa le commerce, maman reprit le café.

Ainsi, on vivait tant bien que mal, souvent plutôt mal d'ailleurs.

Le « café de l'Arche » était un bistrot très ordinaire, fréquenté la plupart du temps par des bateliers, des ouvriers de la brasserie du Lion ou de la distillerie Carbonnelle. Parfois ceux des tissages du pont des Troues venaient y manger leurs tartines pour le plaisir de discuter autour d'une bière.

À l'étage il y avait quelques chambres que l'on louait parfois, mais ça n'était pas vraiment un hôtel, les clients n'y faisaient que passer une nuit ou un moment.

Preuve qu'elle n'était pas rancunière, ma mère continuait à voir sa sœur de temps en temps. Jeanne tenait une mercerie face à l'église St. Jean, dans le quartier du même nom. Le fait d'avoir épousé un flic de la « judiciaire » n'avait pas arrangé son comportement vis-à-vis de nous. L'oncle Louis était, selon mon propre jugement, un faux-jeton et un délateur. Je l'appelais « Javert » ce qui faisait rire tout le monde.

Diane, leur fille, avait mon âge. Elle était fine et très jolie, ma cousine, mais derrière ses grands yeux verts, ses lèvres bien ourlées et ses cheveux blonds se cachait beaucoup de méchanceté. On ne s'aimait pas, pire, je ne pouvais pas l'encadrer.

Moi, qui n'était ni fine, ni blonde ni jolie je ne connaissais pas mon père.

Je n'étais qu'une bâtarde, une mauvaise herbe.

J'étais la fille d'un père de passage, un homme, probablement, sans remords...

Connaissait-il seulement mon existence ? Qui était-il ? Un passant, un client, une passe...

Et toi ma mère, qui refusait d'en parler, pourquoi m'as-tu laissée grandir ?

Ce que je sais, c'est que je serai toujours une femme parmi les autres femmes, habitée par cette guerre, par les événements qui y sont attachés et que je consignais, chaque soir, dans mes cahiers.

Aujourd'hui encore, ils me suivent à la trace, même si j'essaie de les écraser dans un coin muet de ma mémoire.

Mais on n'apprivoise pas la mémoire.

Ils sont, là, bien gravés dans ma tête ces moments terri-

bles quand la furie de cette guerre est venue ravager notre ville, comme bien d'autres d'ailleurs.

Aujourd'hui, ces images défilent comme dans un vieux film aux images sans suite...

\*

Le 10 mai 1940, un vendredi, le tocsin et les cloches s'étaient mis à sonner.

La radio nationale venait d'annoncer la violation de notre territoire par les allemands.

Ce jour-là, vers 17 heures, un bimoteur larguait quelques bombes, sur la chaussée de Bruxelles, faisant plusieurs victimes. La peur s'installait partout.

Les jours suivants, la commune faisait ouvrir les abris anti-aériens et creuser des fossés dans les parcs de la ville.

Chez nos voisins français, le pays était coupé en deux par une ligne de démarcation entre le Nord bien occupé et le sud où les boches étaient moins omniprésents.

Déjà, les réfugiés commençaient à transiter en nombre par Tournai, des files d'hommes et de femmes qui fuyaient abandonnant leurs maisons et leurs biens.

Par crainte des bombardiers, qui accomplissaient leur mission la nuit, des mesures d'occultation des lumières et fenêtres avaient été prises par les autorités. C'était la règle, les patrouilles de police l'appliquaient avec la tolérance zéro.

L'après midi du 16, des avions s'étaient approchés, par groupes de trois, semant la terreur partout. Le tocsin sonnait

tandis que les gens affolés rejoignaient les abris au plus vite dans la panique et les pleurs.

Mais à la fin de l'alerte le pire les attendait.

Une vision d'apocalypse s'offrait à eux. Tout le quartier St. Piat ainsi que le site de la gendarmerie avaient été durement touchés. Les premiers secours relevaient blessés et morts des décombres tandis qu'autour tout brûlait. L'incendie s'éten-dait comme un feu de paille.

On disait qu'une bombe avait fait de nombreuses victimes au Luchet d'Antoing.

Le lendemain matin, maman, qui avait l'impression d'un drame imminent, m'avait donc demandé d'aller prendre des nouvelles de Céline Garin. La vieille vivait seule près de la fonderie de la rue des Croisiers.

Quand j'y allais, j'empruntais toujours le chemin de ronde qui bordait les fortifications parce que c'était calme et tranquille. J'y étais quand les bombardements ont commencé, incendiant le cœur de la ville.

Je me suis mise à courir pour atteindre l'abri. À l'intérieur, un vieil ecclésiastique serrait convulsivement son chapelet en disant :... Eli, Eli, lema sabachtani ! Mais il n'y avait, là, ni Dieu ni ange pour nous porter secours. J'ai attendu longtemps, jusqu'à ce que les bruits cessent puis j'ai regagné la lumière.

Dehors, on sentait une odeur de feu et de cendres, partout c'était la désolation. Les bombardiers étaient partis ne laissant que ruines et ferrailles, des gens hébétés sortaient des maisons. On ne comptait plus les murs éventrés, les habitations et magasins en ruine.

Moi, j'ai couru, couru sans m'arrêter, jusqu'au chemin de ronde, pour rejoindre les quais.

C'est là que je l'ai vu, au bord du terrain vague, près du

tas de gravats. C'était un homme jeune encore, il était mort, les yeux ouverts, gisant dans une marre de sang.

J'éprouvais un grand choc et je reculais de quelques pas, j'avais envie de vomir.

De sa veste ouverte, j'ai vu le portefeuille... J'ai seulement eu envie d'en savoir plus, de mettre un nom sur ce visage figé dans l'instant et je me suis approchée de sa poche pour y chercher ses papiers quand j'ai entendu la voix de Diane :

– Gloria, la voleuse ! Je le dirai à mon père et à tout le monde que tu dépouilles les morts ! sale voleuse !

– Tais-toi !... Tais-toi donc ! Espèce de folle, ce n'est pas du tout cela !

– Si ! tu es une souillon, une bâtarde, une sale voleuse ! Je le dirai ! Je le dirai ! JE LE DIRAI !

Elle criait de plus en plus fort. Je ne ne sais plus ce qui m'est passé dans la tête, je voulais juste qu'elle s'arrête. Je l'ai prise à bras le corps et je l'ai secouée mais elle continuait de plus belle. Elle n'avait ni ma force, ni ma taille mais elle m'a mordu la main si violemment que j'ai ressenti une très forte douleur au pouce. Alors, je l'ai attrapée par le cou et j'ai serré, serré, serré... J'ai senti qu'elle devenait toute molle comme une poupée de chiffon, elle s'est écroulée doucement comme si elle glissait, sans un bruit... Sans vie.

Le chemin était désert, l'Escaut était tout près. J'ai traîné son corps inerte et je l'ai basculé dans le fleuve.

Quand je suis rentrée, à la maison, hagarde et paniquée, maman a pensé que c'était le choc des bombardements et elle

m'a servi un petit verre de guignolet. Moi, je n'ai rien dit. Je n'ai plus jamais parlé de ce fameux jour.

C'était le 17 mai 1940, le jour où le Pont Notre-Dame s'est effondré. Les autres ponts ont été dynamités quelques jours plus tard.

Le lendemain, le centre de Tournai n'était plus qu'un brasier tant l'incendie était fort.

L'école St. Luc avait subi de gros dégâts ainsi que la nef de la cathédrale. Elle fut sauvée grâce au dévouement des détenus de la prison qui arrêtaient l'incendie en formant une chaîne humaine.

Ainsi la guerre a continué avec ses bombardements, ses privations et ses drames.

Tante Jeanne était morte dans l'effondrement de sa boutique.

Céline Garin n'avait pas survécu à ses brûlures.

Pour tout le monde, Diane faisait partie des disparus de cette maudite guerre.

En 45, après la libération, je me suis mariée avec Pierre, un jeune instituteur rencontré au Secours Populaire.

Fin 1946, notre fille est née. Nous l'avons appelée Gilda comme Rita Hayword dans le film de Charles Vidor.

Après la guerre, Tonton Javert, qui ne s'était pas écroulé sous ses malheurs, a été décoré pour services rendus à la patrie et cela parmi les braves et les vrais héros de la Cité.

La comédie humaine reprenait ses droits.

Elle avait raison maman, quand elle disait :  
– les guerres c'est toujours comme ça... il y a ceux qui se dévouent et crèvent de faim et les roublards qui en tirent profit, c'est une vérité qui ne date pas d'aujourd'hui.

À présent, vingt ans plus tard je suis devenue Gloria Delescaut, écrivain pour la jeunesse. Au fond, écrire c'est toujours ce que j'ai su faire de mieux.

Cela fait longtemps que la guerre est finie, d'ailleurs, ma fille n'en connaît que ce qu'en disent les manuels scolaires. Parfois, maman lui en parle un peu mais elle vieillit et sa mémoire fait souvent défaut...

Aujourd'hui, je suis venue flâner sur ces quais et tandis qu'à mes pieds l'Escaut goguenard déroule son long ruban, je songe à tout cela.

Tout près, sur le mur d'en face qui borde le chemin, les lilas sont en fleurs et deux grives entament un concert, une brise légère sent le printemps, la vie reprend ses droits.

Je pense à toi Diane, chaque fois que j'ai voulu t'oublier le souvenir de ce jour est revenu comme une bête hargneuse.

Tu m'humiliais souvent et parfois tu disais :  
– Fiche le camp, t'es moche ! Va voir ailleurs si j'y suis !

Mais où dis-moi ?

Je te demande pardon, je n'ai pas voulu ce qui est arrivé. Nous étions encore presque des enfants sur qui pesait un énorme fardeau. En moi, il reste bien autre chose de ton passage sur la terre que ce bruissement du silence autour des noms alignés du monument du souvenir.

Je suis là aujourd'hui, comme il y a vingt ans.

J'ai la gorge serrée en parcourant la rive, me disant que, souvent, on vaut bien mieux que ce qui nous arrive.



*Les déjeuners sur l'herbe* asbl

[www.lesdejeunerssurlherbe.be](http://www.lesdejeunerssurlherbe.be)

Dépôt légal : D/2011/10362/1

ISBN : 2-930433-16-7

Tous droits de traduction,  
de reproduction et d'adaptation,  
réservés pour tous les pays.